

La société malade

Anne LEBLANC

Jean-Pierre LE GOFF se présente comme un « spectateur engagé ». Touché dès la première vague par la maladie, il a noté ses observations¹, conscient malgré la fièvre d'assister à un moment exceptionnel de notre histoire.

En 1968, la grippe de Hong-kong a frappé le monde, tuant quelque quatre millions de personnes. Et pourtant, elle a pris peu de place dans le discours public de l'époque. On est très loin de ce que nous avons vécu et vivons encore : un flot ininterrompu de communication. C'est que nous avons changé de société. À la fin des Trente Glorieuses, la croyance en le progrès économique et social insufflait une dynamique. Le progrès portait l'avenir, le bonheur pouvait exis-

ter. Plus rien de tout cela aujourd'hui. Le Covid a surgi dans un contexte de morcellement social et culturel. Les gilets jaunes ont rendu visible la fragmentation sociale. Le repli culturel s'est manifesté dans des affirmations identitaires et dans des radicalisations diverses conduisant, par exemple, des groupes militants à interdire l'expression d'intellectuels dans les universités. Le rapport à l'avenir a changé. Il est indiscernable et a perdu sa dimension collective à l'heure de l'indivi-

dualisme contemporain. Cette nouvelle maladie s'abat donc brutalement sur une société, elle-même malade. Et parmi ses maux, celui d'avoir mis hors champ l'éventualité des aléas de l'histoire, de la possibilité de la mort de masse et du tragique de la condition humaine.

Une pandémie bavarde et anxigène

Quand l'inattendu survient, il faut en trouver les causes à tout prix. Faire en-



LA CONTAGION DES EXPERTS

trer le réel dans les cases. Chacun y va de son explication. Une prise de recul sur ce qui s'écrivait prête parfois à sourire. Entre des titres «*Il nous faut agir dans le savoir explicite de notre non savoir*», des affirmations sur «*le tournant écopolitique de la pensée contemporaine dessinant un progressisme ou plutôt un cosmopolitisme non productiviste*» et des affirmations sur le futur incertain sauf, ce qui est certain, c'est que le jour d'après ne ressemblera pas au jour d'hier, l'auteur ne peut s'empêcher d'évoquer **Pierre DAC**. «*Monsieur a son avenir devant lui et il l'aura dans le dos à chaque fois qu'il se retournera*», disait-il dans un de ses sketches. L'humour au secours du bon sens. Il y a aussi tous ceux qui nous l'avaient bien dit. Un peu comme les prophètes de la Bible : à force d'annoncer le malheur, il finissait bien par arriver. Les théoriciens de la collapsologie avaient donc eu raison et ce que nous vivons «*est la conséquence de nos péchés écologiques*». Toute cette logorrhée s'accompagnait d'une information en continu centrée uniquement sur l'événement, mais qui charriait aussi la vérité des réalités anxiogènes. La mort en direct. Les images de l'alignement sans fin des cercueils en Italie ou des morgues improvisées à New York faisaient notre quotidien. Une transparence totale de l'information qui en devenait aveuglante, se répétant en boucle sans arrêt comme dans le film «*Un jour sans fin*». La pandémie est un «*événement monstre*» qui sature l'espace public et provoque un autre confinement, l'enfermement mental.

Un effet de loupe sur les malheurs de l'hôpital

On savait que l'hôpital allait mal. Les revendications du personnel soignant commençaient, péniblement, à se faire entendre. Personne n'imaginait que la situation était aussi dramatique. Les gouvernements, de droite comme de gauche, avaient enclenché en France une nouvelle logique managériale dans une recherche effrénée d'économies budgétaires, réduisant drastiquement le nombre de lits et instaurant le nouveau pouvoir des directeurs d'hôpitaux au détriment des

médecins. Cette bonne gestion s'accompagnant, évidemment, d'outils d'évaluation des performances. Le personnel subissait une logomachie gestionnaire et comptable avec sa méthodologie, ses outils, ses guides, ses procédures. Tout cela s'accompagnant de «*leviers*», «*indicateurs*», «*grilles d'évaluation*», «*guides de bonnes pratiques*», tableaux Excel à remplir et d'«*arbres de décision*». Personne n'a compté les heures consacrées à cette administration, ce temps perdu in fine au détriment du soin. Mais, face au drame, le personnel hospitalier n'a pas compté ses heures quand il s'est agi de relever l'incroyable défi du coronavirus. À chaque instant difficile, toutes les graines de solidarité et de dévouement qui sont le cœur de ces métiers du soin se sont mises à germer à tous les étages. Parce que ce qui fait la motivation ce n'est pas la fiche à l'américaine avec les trois points pour être motivé et leurs quatre objectifs, mais c'est bien ce qui donne sens à ce travail : la relation. C'est l'humanité, le souci de l'autre qui ont permis de surmonter les vagues. N'est-ce pas une leçon enfin concrète de ce moment terrible? En aura-t-on fini un jour avec ce type de management qui déstructure le langage et le sens commun?

Les experts, le politique et l'humain

Dans ce contexte de manque de moyens des hôpitaux et dans la méconnaissance totale du virus, le politique a dû piloter à vue et s'est légitimement tourné vers le conseil des scientifiques. Rapidement, l'aveuglante bulle communicationnelle s'est enrichie de polémiques entre scientifiques à n'en plus finir, ajoutant déstabilisation, stress et désorientation à l'anxiété déjà présente. Les comités scientifiques ont été mis en place «*dans une situation où la méfiance envers les dirigeants politiques et les institutions existaient de longue date. Le fait est que ce dispositif n'est pas parvenu à restaurer la confiance envers les politiques et les scientifiques, mais a eu tendance à l'éroder un peu plus*».

Un autre questionnement essentiel se pose sur le traitement de la crise par les experts et le monde politique. Celui de la façon avec laquelle, sur base des conseils scientifiques, on a traité les vieux, les mourants et les morts. Sans philosophes, sans représentants des courants religieux dans ces cénacles, on a défini les règles sanitaires à respecter. Dans un élan de compassion terriblement maladroit des spécialistes, on a voulu inventer de nouveaux rituels d'adieu, de deuil, par vidéo interposée. Qui peut imaginer qu'on peut vivre ainsi les derniers moments d'un proche? Quelle est la réelle conscience de ces responsables de ce que c'est qu'être endeuillé? Selon l'auteur, ce traumatisme-là marquera durablement non seulement les familles, mais toute notre société.

L'enjeu? La démocratie.

Les précédents travaux de Jean-Pierre LE GOFF mettaient déjà en évidence les fragilités de notre démocratie, ce régime décidément imparfait, mais combien précieux. De ses conclusions, retenons celle qui concerne directement nos missions d'éducation. Dans une société qui attend de l'État qu'il assure notre bien-être et notre bonne santé, il évoque Tocqueville qui craignait un despotisme nouveau se chargeant d'«*assurer leur jouissance [des citoyens] et de veiller sur leur sort*», mais «*Que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre?*»

Au milieu de ce chaos, de cette bulle médiatique, de cet événement «*monstre*» qui nous engloutit, nous empêche de penser, la leçon principale de ce livre, pour les adultes, est de rappeler l'exigence du recul réflexif héritée des Lumières. Garantir aux jeunes que nous formons qu'ils auront cette capacité fondamentale, clé de leur liberté, qui leur permettra d'avoir l'autonomie de jugement. C'est ce à quoi nous engage, quotidiennement, la mise en œuvre de l'éducation à la philosophie et la citoyenneté. ■

1. Le GOFF J.-P., La société malade, Stock, 2021.
2. Ibidem, p. 30.
3. Ibidem, p. 107.
4. Ibidem, p. 193.